

Impérialisme/anti-impérialisme...Formules de confusions



Tardi : Putain de guerre !¹

Nous allons dans ce texte ébaucher la critique de deux concepts complémentaires : celui de l'impérialisme et, lui faisant face, celui de l'anti-impérialisme. Dans la compréhension grossière typique du gauchisme et de la gauche du capital en général, l'impérialisme serait un synonyme du capitalisme mondial et l'anti-impérialisme, tout ce qui constituerait une réponse à ce « *nouveau stade suprême* » du MPC.

Dans l'acceptation la plus commune de ces termes, l'impérialisme correspond à la puissance dominante aujourd'hui et l'anti-impérialisme à toutes les autres puissances et mouvements qui essaient de lui résister. Le représentant le plus fréquemment identifié de l'impérialisme dominant- trace de la guerre froide- sont les USA, et pour sa version -diabolique- au Moyen-Orient, le sionisme de l'État d'Israël. Par réaction, l'anti-impérialisme glissera dès lors aisément vers l'antisémitisme de « *gauche* » et de là, via la défense d'une violence communautarisée, tombera, pour certains, dans l'islamo-fascisme ou dans le fascisme en général.

Qu'est-ce qu'est l'impérialisme ?

Étymologiquement, l'impérialisme signifie la tendance à constituer des empires. Plus généralement, il s'agit d'une doctrine qui vise, pour un État, à réduire sous sa dépendance politique, militaire et/ou économique, d'autres populations ou États. C'est pourquoi l'on compte, dans l'histoire des différents modes de production précapitalistes, une multitude d'empires ; de l'Empire romain au perse, de l'empire mongol au byzantin ou ottoman. Il est important de souligner, à ce stade, que cette tendance à constituer des empires n'est nullement, comme dans les exemples cités ci-dessus, une spécificité du capitalisme, à fortiori

¹Sur le site web : Google images

de celui-ci dans sa phase mûre. Bien au contraire, l'histoire du vingtième siècle a plutôt été, au travers de ses deux guerres mondiales, marquée par la fin des principaux empires restant et par le développement d'une réalité **multipolaire**. Une illustration de cette nouvelle réalité se vérifie dans la concurrence entre nations disposant de la bombe atomique : il y a les nations historiquement considérées comme grandes puissances possédant l'arme nucléaire (ce sont les USA, la Russie et la Chine, mais aussi la France et la Grande-Bretagne) et les nations reconnues comme possédant l'arme ultime, mais indépendamment des différents traités (ce sont l'Inde, le Pakistan et la Corée du Nord) sans oublier Israël, non reconnue officiellement comme détentrice.

L'impérialisme est donc une tendance qui se retrouve dans différents types de sociétés et qui va se cristalliser dans ce que d'aucun appelle « *le protocapitalisme mercantile* » grâce au processus de **colonisation** du monde à la fois cause et conséquence de l'émergence du capitalisme. C'est pourquoi de manière symbolique, la « *naissance* » du capitalisme est souvent associée à la « *découverte* » des Amériques par C. Colomb et au début du pillage génocidaire que cette découverte va entraîner² sur l'ensemble du continent.

« Protocapitalisme désigne donc les trois siècles et demi au cours desquels, à la faveur de l'expansion commerciale et coloniale des principales puissances européennes en Amérique, en Afrique et en Asie, se parachèvent la formation des rapports capitalistes de production en Europe ainsi que la mise en place des principales conditions de leur reproduction. » (A. Bihl, 1415/1763, Le premier âge du capitalisme, T1, p.28.)

Une des bases de ce développement capitaliste réside donc dans ce que Marx appelle la théorie moderne de la colonisation. Dans cette théorie, la colonisation vise, outre la conquête de territoires « *vierges* » et le pillage des richesses accumulées par les sociétés précédentes, à détruire toute la propriété antérieure basée sur le travail personnel améliorant la situation du producteur pour lui substituer le travail salarié, enrichissant pour sa part le capital. Il faut noter que si Marx traite abondamment du colonialisme, dans de nombreux textes, pour décrire sa fonction dans le capitalisme jeune, jamais il n'utilisera le concept d'impérialisme pour caractériser le mode de production spécifiquement capitaliste.

La révélation du secret de la colonisation, en clôture du livre premier du Capital, s'énonce ainsi : « *Le mode de production et d'accumulation capitaliste et partant la propriété privée capitaliste, présuppose l'anéantissement de la propriété privée fondée sur le travail personnel ; sa base, c'est l'expropriation du travailleur.* » (K. Marx : Le Capital, chapitre XXXIII, p.559, Éditions sociales. De la même manière, le marché mondial va se constituer comme caractéristique générale du capitalisme et cela quelle qu'en soit sa périodisation : « *La découverte de l'Amérique, la circumnavigation de l'Afrique offrirent à la bourgeoisie naissante un nouveau champ d'action. Les marchés des Indes Orientales et de la Chine, la colonisation de l'Amérique, le commerce colonial, la multiplication des moyens d'échange et, en général, des marchandises donnèrent un essor jusqu'alors inconnu au négoce, à la*

²Pour une description détaillée de ce processus nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de A. Bihl : 1415/1763, Le premier âge du capitalisme, tome 1, Page2/ Syllepse.

navigation, à l'industrie et assurèrent, en conséquence, un développement rapide à l'élément révolutionnaire de la société féodale en dissolution.(...) « La grande industrie a créé le marché mondial, préparé par la découverte de l'Amérique. Le marché mondial accéléra prodigieusement le développement du commerce, de la navigation, des voies de communication. Ce développement réagit à son tour sur l'extension de l'industrie ; et, au fur et à mesure que l'industrie, le commerce, la navigation, les chemins de fer se développaient, la bourgeoisie grandissait, décuplant ses capitaux et refoulant à l'arrière-plan les classes léguées par le moyen âge. (...) La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire.» (Marx-Engels : Manifeste du parti communiste, p. 7,9, 11 éditions Science marxiste).

L'impérialisme colonial comme expression de la vigueur du capitalisme jeune

Le processus même de la colonisation et du développement du capital marchand implique la tendance à la constitution de vastes empires coloniaux et c'est pourquoi, pour cette période, il nous paraît pertinent de parler d'**impérialisme colonial**. De manière générale, les différentes puissances capitalistes montantes vont s'hierarchiser en fonction de leurs colonies. Il en va ainsi d'abord pour l'Espagne et le Portugal, ensuite, avec le développement manufacturier, pour les Pays-Bas et la Grande-Bretagne. Dans le cadre mondial du MPC, l'épicentre du capitalisme se déplace dans le temps et dans l'espace ; l'Europe occidentale en était le berceau, dans sa jeunesse, alors qu'actuellement le développement capitalistique s'oriente de plus en plus vers la zone du pacifique (Chine, Inde, Japon...).

On observe en conséquence de ce déplacement que des zones anciennement en pointe dans le développement du capital se retrouvent en friches et paupérisées, alors que d'autres, anciennement qualifiées de « *tiers-monde* », se retrouvent à l'avant-garde du développement capitalistique. Les notions de « *centre et de périphérie* » du capital sont donc relatives et changeantes. Le processus d'impérialisme colonial est ainsi à la fois la cause et la conséquence du développement du commerce à l'échelle du marché mondial. Il représente la vigueur du capitalisme jeune. C'est grâce à la conquête de nouveaux territoires, aux pillages et à l'asservissement des populations indigènes que les premières puissances colonisatrices ont pu importer les immenses richesses permettant leur envol dans une Europe occidentale où la féodalité était en voie de dissolution.

Ce processus de succession entre mode de production s'est donc vu renforcé par l'arrivée massive d'or et d'argent, cette dernière agissant comme dissolvant des rapports sociaux féodaux précapitalistes. Les colonies servaient à la fois de lieux de production des nouvelles matières premières (coton, métaux précieux, canne à sucre, mélasse, tabacs...) nécessaires aux manufactures mais aussi de lieux privilégiés d'exportation de marchandises manufacturées dans les nouvelles métropoles capitalistes que sont entre autres Manchester, Amsterdam, Anvers ...

Ce double processus- prix à la vente faible pour les matières premières et prix à la revente élevé pour les marchandises manufacturées- s'est vu qualifié par certains économistes d'échange *inégal*, introduisant par là le mythe qu'un autre type d'échange serait possible sous le capitalisme.

Des colonies à la constitution des Empires coloniaux

Ce processus de conquêtes coloniales sera également un des vecteurs de la constitution des grandes compagnies commerciales à visées monopolistiques, celles dont vont émerger les grands empires coloniaux, expression même de la force « *impérialiste* » du capitalisme jeune. Succédant à l'Espagne et au Portugal, ce seront les Pays-Bas, la France et l'Angleterre qui se tailleront un empire à la hauteur de leur puissance commerciale et manufacturière³. C'est la Grande-Bretagne qui s'imposera dans cette course, en tant qu'Empire britannique, première puissance capitaliste dominant durant plusieurs siècles un territoire si étendu que, selon sa propre apologie, « *le soleil ne s'y couchait jamais* ». Cet Empire gouvernera du XVIème au début du XXème siècle ; il regroupera un quart de la population mondiale (soit environ 400 millions d'habitants) et s'étendra sur plus d'un cinquième des terres émergées.

Il faut souligner qu'il aura fallu de nombreux conflits et guerres entre les différentes puissances coloniales avant de voir émerger la puissance impériale britannique comme première puissance mondiale. C'est d'ailleurs pourquoi, encore aujourd'hui, la plupart des conflits et autres créations étatiques biscornues trouvent leur origine dans les turpitudes multiples du « *Foreign Office* » ; de la question palestinienne à la création du Liban, de l'Irak en passant par Hong-Kong. Dans cette phase historique, caractérisée par la prévalence de survaleur absolue et désignée par Marx comme étant celle de la subsumption formelle du travail sous le capital, vont se constituer la plupart des États-nations mais aussi les grands empires capitalistes ; outre celui britannique, notons également les empires japonais, austro-hongrois, russe, ottoman...

Soulignons encore une fois que cette tendance à la constitution d'empires n'est pas unique et ne correspond qu'à une forme de regroupement due à la loi immanente de la concurrence entre capitaux et donc aussi entre États-nations. Cette loi implique l'expansionnisme colonial comme nécessité même de l'accumulation élargie et n'aura comme seule limite objective que celle géographique de la planète. Cette limite sera atteinte lorsque la planète sera conquise dans sa totalité. Cela marquera donc la fin des conquêtes coloniales. On considère généralement cette fin marquée par l'ouverture des nouvelles guerres, et non de conquêtes, par rapport aux populations autochtones. En ressort une **nouvelle répartition** entre les différentes puissances colonisatrices.

³Le contre-exemple significatif de ce processus est le cas de l'Allemagne qui, du fait de son unification tardive et incomplète par Bismarck, se verra largement distancée dans la course aux colonies. C'est une des raisons qui justifieront par la suite son besoin d'expansion belliqueuse.

Il en va de la sorte et de manière emblématique lors de la deuxième « *guerre des Boers* » en Afrique du Sud (1899-1902) durant laquelle, après avoir réalisé la mise au pas des populations zoulous, l'affrontement majeur se déclencha entre les premiers colons « *afrikaners* » d'origine hollandaise (mais aussi allemande et huguenote) et les troupes de l'empire britannique nouvellement débarquées à la suite de la découverte d'importants gisements d'or au Transvaal (raid Jameson). Cette guerre des Boers inaugure les guerres dites « *modernes* » en y implémentant notamment l'usage des gaz de combat (acide picrique), des commandos, l'utilisation militaire du fils barbelés⁴ et l'invention britannique des camps de concentration, dans le déroulement de la déportation mortifère des populations civiles boers. Il s'agit de manière ouvertement déclarée (avec celle hispano-américaine de 1898) de la première guerre **inter impérialiste** suivie par de nombreuses autres (dont notamment celle russo-japonaise de 1905 et celle des Balkans de 1912/1913, pour ne citer que celles « *préparant* » directement la première guerre mondiale).

Ces différents éléments se retrouveront bien entendu démultipliés dans la première guerre mondiale qui, outre sa caractérisation de « *première boucherie mondiale* », sera celle du premier grand partage de territoires et de zones d'influences à l'échelle de plusieurs continents. Le paradoxe linguistique réside dans le fait que la phase dite « *impérialiste* » sera en réalité la période de la **disparition des principaux empires** qui existaient précédemment. En effet, le XX^{ème} siècle sera connu pour être celui de la **décolonisation** et de l'émergence d'une multitude d'État-nations formellement et juridiquement indépendants.

Critique de l'impérialisme selon Lénine (et ses épigones)

C'est à Zurich en 1916, que Lénine écrit sa fameuse brochure : « *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* ». Le sous-titre de celle-ci est déjà très révélateur car il s'agit d'un « *essai de vulgarisation* » et Lénine, dans la préface, ne nous cache pas avoir principalement, et avec beaucoup d'attention, consulté l'ouvrage de l'économiste libéral J.A. Hobson, intitulé « *Impérialisme : A Study* ». Cet ouvrage de 1902 se base sur l'expérience de journaliste de son auteur envoyé en Afrique du sud pour couvrir la guerre des Boers. Il est question d'un texte de circonstance décrivant l'apparition à cette époque de « *nouvelles tendances* » dans le développement du capitalisme et n'est nullement l'œuvre rigoureuse et analytique que l'historiographie apologétique en a fait après sa sortie.

D'autres auteurs dans la tradition sociale-démocrate ont développé à la même époque, et souvent de manière nettement plus argumentée, des thématiques similaires, tels Rudolph Hilferding, Rosa Luxemburg ou encore Nicolaï Boukharine. Lénine tente de définir l'impérialisme moderne comme étant le stade ultime du capitalisme dont la fin catastrophique est imminente.

⁴A lire à ce sujet l'intéressant ouvrage d'Olivier Razac : Histoire politique du barbelé, la prairie, la tranchée, le camp, La fabrique.

Pour caractériser cette crise finale menaçante, il va mettre en avant quelques tendances du capitalisme du début du XXème siècle, erronément par lui qualifiées d'impérialistes. Plus d'un siècle plus tard, force est de constater que ces tendances n'étaient pour la plupart que circonstancielle et que le capitalisme malgré, ou grâce à des crises majeures, est le mode de production, certes contradictoire, mais encore toujours dominant sur la planète entière. Lénine, dans sa brochure, va se centrer sur l'idée d'un changement historique fondamental dans la dynamique du capital, à savoir : « *Ce qui caractérisait l'ancien capitalisme, où régnait la libre concurrence, c'était l'exportation des marchandises. Ce qui caractérise le capitalisme actuel, où règnent les monopoles, c'est l'exportation des capitaux.* » (Lénine : L'impérialisme, stade suprême du capitalisme, p.85, Editions sociales/du progrès).

Naturellement, en temps de guerre, la politique économique du capitalisme subit des modifications inhérentes à cette situation conflictuelle : renforcement de l'interventionnisme étatique, politique d'annexions territoriales... La « libre » concurrence s'en trouve affectée car elle se trouve directement plongée dans la sphère de l'inter impérialisme. Il reste néanmoins évident que le XXème siècle n'a pas arrêté l'exportation de marchandises, bien au contraire. La politique économique fut, durant les deux guerres et l'entre-deux guerres, principalement marquée par le protectionnisme et, avec la crise de 1929, le commerce international s'est développé de manière moins florissante qu'au XIXème siècle.

A partir de 1945, il en va tout autrement : « *Alors que, dans l'entre-deux-guerres, la composition des échanges avait peu changé par rapport au siècle précédent, l'échange de matières premières et de produits agricoles contre des produits manufacturés restant prédominant, depuis 1945, le commerce est caractérisé principalement par l'échange international de produits manufacturés ou de composants de produits manufacturés (représentant 40 % du commerce mondial en 1900 et 75 % en 2000), tandis que la part relative de l'agriculture dans le commerce mondiale a peu à peu diminué.* » (Rapport sur le commerce mondial 2013)⁵

(...) « *Dans le même temps, le commerce mondial a augmenté encore plus rapidement que la production mondiale, de plus de 7 % par an entre 1950 et 1980 (avec une croissance plus forte pour les produits manufacturés que pour les produits primaires), alors que la croissance du produit intérieur brut mondial (PIB) a été de près de 5 % pendant la même période (Statistiques du commerce international de l'OMC, 2012). Ces chiffres soulignent la puissance des forces qui tirent l'intégration économique mondiale* » (idem : Rapport sur le commerce mondial 2013).

La tendance indiquée par Lénine pour définir un « *nouvel impérialisme moderne* » ne s'avère donc pas structurelle pour l'ensemble du capitalisme mûr. De la même manière, les monopoles ne sont pas devenus l'unique tendance et perspective pour le capital en cette période.

⁵ Sur le site web : https://www.wto.org/french/res_f/booksp_f/wtr13-2b_f.pdf

En fait, la dynamique de la concurrence conduit toujours vers le monopole et celui-ci, à son tour suscite et force toujours vers plus de concurrence. Ces deux pôles ne s'excluent pas, ils s'entretiennent et se régénèrent mutuellement. Il n'y a donc pas une période historique caractérisée par la concurrence et une autre par le monopole.

« Mais il y avait longtemps déjà que Marx avait vu dans ce phénomène une tendance de développement inhérente, depuis ses débuts, à l'accumulation du capital. Selon lui, la concurrence entraîne la concentration et la centralisation des capitaux. Le monopole est issu de la concurrence, tout comme la concurrence monopoliste est issue du monopole. » (P. Mattick : Le capitalisme monopoliste d'État).⁶

Une autre évaluation de Lénine, pour définir l'impérialisme, concerne l'exportation des capitaux. Il faut cependant constater que, plus que la circulation des capitaux, c'est bien la croissance des investissements par **le crédit** qui est vraiment une nouvelle caractéristique du capital dans sa phase de subsumption réelle du travail sous le capital. Cette forte poussée de l'appel au crédit s'explique essentiellement par la grandeur et l'importance des nouveaux investissements mobilisés par la nécessité concurrentielle d'accroître la productivité du travail, afin d'extorquer plus de survalueur relative. Le crédit n'est rien d'autre qu'une anticipation des gains futurs espérés.

Cette anticipation faisant elle-même l'objet de transactions et de spéculations, il émerge alors ce que Marx appelle le « *capital fictif* ». Le réel changement marquant le XX^{ème} réside dans ce passage à une économie de crédit grâce à la généralisation de la monnaie de crédit. « *La monnaie de crédit a sa source immédiate dans la fonction de l'argent comme moyen de paiement.* » (K. Marx : Le Capital, livre premier, tome I, p.144, Editions sociales). Le fondement de ce crédit réside dans l'émergence du **capital porteur d'intérêt**, de l'argent prêté pour l'investissement ou la consommation générant à son tour encore plus d'argent.

« Avec le capital porteur d'intérêt, le rapport capitaliste atteint sa forme la plus extérieure, la plus fétichisée. Nous avons ici A-A', de l'argent produisant de l'argent, une valeur se mettant en valeur elle-même, sans aucun procès qui serve de médiation aux deux extrêmes. » (K. Marx, Le Capital, Livre troisième, Editions sociales p.362)

Dans cette période spécifiquement capitaliste, que d'aucun qualifie donc d'impérialiste, la question est moins l'exportation des capitaux que la prédominance généralisée de l'économie de crédit qui détermine les possibilités des investissements productifs indépendamment de la provenance des capitaux prêtés : privés, publiques, nationaux ou étrangers. La « *nationalité* » des capitaux prêtés trouve sa signification avant tout dans les taux d'intérêts et leurs rendements. C'est pourquoi apparaît, de manière visible mais abstraite, le capital financier, non comme « *forme parasitaire et cosmopolite* » du capital productif, mais plutôt comme condition même de l'investissement productif.

⁶ Sur le site web : <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1293>

Le capital financier et le capital productif sont deux formes complémentaires et indispensables l'une à l'autre ; sans investissements à crédit, pas de capital productif, sans capital productif rentable, pas de spéculations ni de rémunérations pour les avances consenties. Le capital est un rapport social mondial qui doit, continuellement, de manière élargie et grâce au crédit, **anticiper** son processus de valorisation. Dans cette course exigeant sans répit une plus grande productivité, il s'agit d'anticiper potentiellement aujourd'hui les profits de demain.

La concurrence entre capitaux ne disparaît pas, elle est au contraire exacerbée et elle va pousser les différents capitaux à se concentrer dans certaines formes de regroupement horizontal, vertical ou financier tels les cartels, les trusts ou les holdings. Mais, pour qu'il y ait accumulation du capital, il faut à la fois le processus de concentration et la multiplication concurrentielle des différents capitaux individuels. C'est pourquoi la concentration et la centralisation du capital ne correspondent pas à une même nécessité.

En ce sens que les formes d'associations ne sont pas les signes avérés d'un nouveau stade du capitalisme qui serait l'impérialisme d'autant plus qu'il existe d'autres tendances telles celle de la sous-traitance qui se développe de plus en plus dans certains secteurs. Lénine a une vision apocalyptique de ce stade ; il y voit la « putréfaction » du système capitaliste, moribond devenu « *parasitaire* » et pourrissant sur pied -selon ses propres termes. Cette conception pourrait induire l'attente messianique en la chute mécanique du capital en bout de course. Or, il n'en est rien et la catastrophe de la crise « *finale* », dans la conception de Marx, implique la montée en puissance et en organisation de la classe ouvrière comme force autonome, seule capable d'agir par la destruction totale du système. Encore faut-il qu'il y ait une classe d'hommes capables d'exécuter cette sentence de mort prononcée contre le mode de production.

Sans l'action du prolétariat, fossoyeur historiquement déterminé, il n'y a pas de possibilité de changement radical et la seule perspective pour l'humanité est de s'enfoncer, chaque fois plus profondément, dans la « *barbarie* ». Outre l'aspect moralisateur des qualificatifs de Lénine, il s'agit d'une croyance de type religieux, annonçant l'imminence de la catastrophe finale, entraînant, en l'absence de cette dernière, le découragement et la désillusion chez les militants qui y ont cru.

Cette attitude typique de l'immédiatisme gauchiste a, de générations en générations, sapé l'énergie des militants attendant désespérément la révolution annoncée comme imminente et promise depuis plus d'un siècle. Ces désillusions engendrent chez certains un désintérêt cynique et chez d'autres les engagent à se former pour devenir les nouveaux cadres du système, hier encore abominé par eux. L'impérialisme selon Lénine (et d'autres) correspond en conséquence à un terme inadéquat et ses caractéristiques, dogmatisées par les différents courants léninistes, ont occasionné une incompréhension profonde et simpliste des catégories de l'analyse marxiste et ont inspiré la création d'un produit dérivé des plus exécrables : l'anti-impérialisme.

L'anti-impérialisme comme produit le plus nuisible dérivé de L'impérialisme

«*Anti-impérialisme des imbéciles* » versus défaitisme révolutionnaire

Comme nous l'avons vu, la guerre de 14/18 sera la première guerre, au niveau mondial, à l'issue de laquelle voit le jour une nouvelle répartition des conquêtes coloniales préalablement acquises. Cette caractéristique fondamentale, conséquence des limites physiques terrestres à l'extension coloniale, va renforcer la réalité concurrentielle dans les buts expansionnistes cachés ou revendiqués des guerres capitalistes. Chaque puissance belligérante va ainsi affirmer de manière encore plus exacerbée son désir d'annexions politiques, économiques et militaires et sa volonté de s'appropriier des territoires et des colonies dépendantes de ses concurrents. Si, c'était uniquement, cette nécessité du capital qui définissait le concept « *d'impérialisme moderne* », nous pourrions être d'accord en précisant clairement que **tous** les États capitalistes petits ou grands, sont, de par leur nature même de capital individuel, contraints du fait de la concurrence plus rude à cette tendance qui transforme plus aisément, la guerre commerciale en guerre sur le terrain militaire. Tous les États capitalistes, quelque soient leurs couvertures idéologiques sont donc, dans cette période, des États impérialistes.

Nous pourrions même affirmer que ce sont la plupart du temps les petites puissances ou celles disposant de moins de colonies et d'influence qui sont amenées à être les plus agressives et les premières à en venir, faute de mieux, à la guerre ouverte. Cela a été largement démontré, lors des deux guerres mondiales⁷ et plus récemment par exemple, lors de la guerre du Golfe de 1990/91. Il en va de même pour les reliquats des guerres dites de libérations nationales, des guerres qui, outre le fait qu'elles n'ont jamais produit aucune libération du capital, sont, dans tous les cas, instrumentalisées par l'une ou l'autre des puissances ou blocs impérialistes en confrontation. C'est donc la compréhension de la **nature capitaliste** de la première guerre mondiale qui va fixer la position de Lénine et ce, dès son déclenchement. C'est pourquoi Lénine met en avant, pour l'ensemble du mouvement ouvrier, le mot d'ordre révolutionnaire du **défaitisme dans tous les camps** afin de pouvoir efficacement s'opposer à la guerre.

« *La révolution en temps de guerre, c'est la guerre civile ; or la transformation d'une guerre de gouvernement en guerre civile est facilitée par les revers militaires et par les défaites des gouvernements ; d'autre part, il est impossible de contribuer à cette transformation en guerre civile si l'on ne pousse pas, du même coup, à la défaite.* » (Lénine : Du défaitisme dans la guerre impérialiste, 26 juillet 1915, in N. Lénine et G. Zinoviev : Contre le courant, T.1, p.117 Maspero). Ce défaitisme révolutionnaire se décline par la lutte prioritaire contre sa « *propre*

⁷En ce qui concerne la première, c'est essentiellement le fait que l'Allemagne de Guillaume II, ne disposait que de très peu de colonies en regard à ses principaux concurrents européens et ce du fait de son unification nationale tardive et inachevée. En ce qui concerne la seconde guerre mondiale, il est évident que le « *traité de Versailles* » et ses multiples « *réparations* » économiques et territoriales ont lourdement favorisées les conditions de l'arrivée d'Hitler au pouvoir et la mise en œuvre de ses intentions belliqueuses.

bourgeoisie », par la désertion et la fraternisation sur les fronts, dans le but de « *transformer la guerre impérialiste en guerre civile révolutionnaire* »...« *La guerre civile et non la paix civile, voilà notre mot d'ordre* » Karl Liebknecht (in Lénine-Zinoviev : Contre le courant, déjà cité. p.11). Il s'agit là, d'une des contributions les plus fondamentales de Lénine (à la différence notable de Trotsky et de R. Luxemburg) avec, bien entendu, son rôle dirigeant dans la révolution d'octobre 1917. Cette révolution est aussi le produit de ce défaitisme révolutionnaire concrètement appliqué sur le front. On est ici très loin des prises de positions de la gauche et l'extrême gauche du capital pour qui « *l'anti-impérialisme* » signifie toujours soutenir un camp, contre un autre, un impérialisme « *jugé* » plus faible contre celui soit - disant plus fort.

La seule position, dans la période du capitalisme mûr, correspondant aux intérêts historiques du prolétariat est celle du **défaitisme révolutionnaire**. « *Donc, saboter un seul des deux militarismes ne veut pas dire aider l'autre, mais les saboter tous les deux, saboter leur principe historique commun, leur moyen de conservation et de domination.* » (A. Bordiga : Les enseignements de l'Histoire récente, 1918, in : Russie et révolution dans la théorie marxiste, p. 66, Spartacus). Nous sommes là en totale opposition à toute prise de position contre-révolutionnaire par laquelle les gauchistes justifient depuis des dizaines d'années leurs compromissions et leur adhésion systématique à un camp « *impérialiste* » au nom de « *l'anti impérialisme* ».

Le choix par contrainte de se rallier à un camp impérialiste contre un autre s'est encore vu renforcé lors de la deuxième guerre mondiale et cela par l'adhésion revendiquée d'un des camps aux régimes fascistes. Cette adhésion a provoqué une reformulation antifasciste de l'anti-impérialisme unilatéral alors que le camp « *démocrate* », pour sa part, se voilait la face devant le « *fascisme rouge* »⁸ de son allié, en la personne de Staline. Cette trahison ouverte du principe prolétarien de l'internationalisme s'est trouvée facilitée, par la suite, grâce à la bipolarisation entre les « *deux mondes* » capitalistes : celui du « *capitalisme libre échangiste* » et l'autre du pseudo « *socialisme réalisé* ». La période dite de la guerre froide a pu ainsi servir un pseudo internationalisme (mais réel nationalisme concret) consistant à défendre systématiquement le bloc soviétique au nom du « *socialisme* » et de l' « *anti-impérialisme* » en niant et en camouflant l'impérialisme avéré de ce bloc dit de l'Est.

Ces pseudo internationalismes « *qui étaient essentiellement dualistes et, dans leur formes, nationalistes ; (...) critiquaient un « camp » d'une manière qui servait d'idéologie de légitimation pour le « camp » adverse, au lieu de considérer les deux « camps » comme les parties d'un tout plus large qui aurait dû être l'objet de la critique* » (Moishe Postone : Critique du fétiche capital : Le capitalisme, l'antisémitisme et la gauche, p.26, PUF). Ainsi la défense du stalinisme (et de ses versions exotiques, maoïstes, guevaristes ou autres) a pris les habits de « *l'anti-impérialisme* » et est vite devenu, pour tous les idiots utiles, le must de « *l'anticapitalisme* ».

⁸ C.F. Otto Rühle, Fascisme brun, Fascisme rouge, Spartacus.

A leurs yeux, la quintessence de l'impérialisme est donc représentée par les USA et ses « valets », au premier rang duquel se retrouve bien entendu, l'État d'Israël. L'anti-impérialisme se trouve, pour sa part, représenté par de régimes aussi « glorieux » et « progressistes » que l'Iran des mollahs, l'Irak de Saddam, le Cambodge de Pol Pot, la Lybie de Kadhafi, la Syrie des Asad, la Corée du Nord, Cuba, la Chine, le Venezuela... régimes tous capitalistes, pour la plupart dictatoriaux et génocidaires. « *Ces régimes avaient en réalité davantage à voir avec le fascisme qu'avec le communisme et ont cherché à liquider leur propre gauche.* » (M. Postone, déjà cité, p.44).

L'anti-américanisme est ainsi devenu le seul credo pour l'ensemble de la gauche et l'extrême gauche du capital (à noter qu'il existe également une extrême droite, fasciste, anti-américaine et anti-impérialiste⁹). « *Toute notre action est un cri de guerre contre l'impérialisme et un appel vibrant à l'unité des peuples contre le grand ennemi du genre humain : les États-Unis.* » Ernesto Che Guevara.¹⁰ Cet anti-américanisme se réduit donc à un anti-impérialisme **unilatéral** exonérant systématiquement tous ceux qui, quelles qu'en soient les raisons et méthodes, s'opposent aux USA et à leurs alliés. Les turpitudes bien avérées d'un camp se trouvent opposées à celles tout aussi incontestables de l'autre, et de plus, chacun est sommé de prendre parti dans cette polarisation strictement capitaliste.

La classe ouvrière mondiale a ainsi été prise au piège, contrainte de choisir le « *moindre mal* » et peu de prolétaires ont maintenu la seule politique conforme à la nature émancipatrice de cette classe, à savoir, le troisième camp, celui du défaitisme révolutionnaire dans toutes les guerres capitalistes. Comme dit le dicton : « *Lorsque deux voleurs se battent, qu'ils périssent tous deux* ». Lorsque cet anti-impérialisme unilatéral se cristallise en un conflit tel que celui du Moyen-Orient, on assiste alors à une radicalisation de l'imbécilité se traduisant par la dénonciation d'un seul impérialisme, doublé d'un antisémitisme d'État généralisé des plus immondes. « (...) *il y a un siècle, on a pu qualifier l'antisémitisme de « socialisme des imbéciles ».* *Aujourd'hui, on peut le qualifier « d'anti-impérialisme des imbéciles ».* (M. Postone déjà cité, p.125).

Conclusion

Dans ce texte nous avons ébauché la critique du concept d'impérialisme, concept largement (mal)traité, généralement dans la plus grande confusion. Ainsi le terme « *impérialiste* », à l'instar de « *raciste* » ou de « *fasciste* », est plus une insulte disqualifiant la personne ainsi traitée qu'une réelle caractérisation fondée sur une analyse rigoureuse de son sens étymologique et historique. Le concept d'impérialisme finit presque toujours par être assimilé au capitalisme, sans être intégré à l'entièreté de la richesse conceptuelle contradictoire de ce rapport social de production. Un épiphénomène ne peut en aucun cas exprimer la totalité dont

⁹Pour ne donner qu'un seul exemple de cette trajectoire nous pourrions citer Jean Thiriard, fondateur de « *Jeune Europe* » de tendance fasciste à orientation « *solidariste* » et « *national communautariste* » farouchement antisémite et pro palestinien. Cette tendance s'apparente aujourd'hui, en France à celle dite « *troisième voie* » de Serge Ayoub.

¹⁰Sur le site web : <https://www.marxists.org/francais/guevara/works/1967/00/tricontinentale.htm>

il dérive. Se limiter à cette expression annexe entraîne son assimilation à un simple dysfonctionnement ne remettant pas en question la totalité du fonctionnement, en l'occurrence le capitalisme. C'est la conception classique de tous les réformismes. Lorsqu'on analyse son concept antinomique, l'anti-impérialisme, la confusion se renforce pour devenir une réelle mystification, dans le sens où tout ce qui s'opposerait à l'impérialisme serait par essence émancipateur, voire révolutionnaire et « *anticapitaliste* ». Or il n'en est rien. L'anti-impérialisme, tel qu'il est conçu la plupart du temps par la gauche et l'extrême gauche du capital, signifie la défense d'un autre impérialisme, soi-disant moins agressif ou plus « *socialiste* » et sert de véhicule privilégié à l'antisémitisme moderne.

L'anti-impérialisme devient ainsi l'ultime prétexte d'un repositionnement impérialiste, antisémite et anti-américain avec comme conséquence la dérive de « *militants* » et « *personnalités* » de la gauche vers l'extrême droite du capital et ce, jusqu'à l'islamo fascisme. Sur cette question également le niveau de confusions et de contre-vérités atteint des sommets. Le produit le plus toxique de l'antinomie « fascisme/antifascisme »¹¹, est l'antifascisme démocratique, pour lequel le fascisme n'est pas considéré comme l'expression purifiée du capitalisme mûr mais plutôt comme un trouble conjoncturel et passager, un « *accident* » de l'histoire.

Cette vision épiphénoménologique empêche l'élaboration d'une lutte effective, tant contre les fascismes que contre les impérialismes, dont ils ne sont qu'une forme exacerbée. En effet, tous les régimes fascistes et apparentés ont en commun la velléité expansionniste et la volonté de la réaliser par la guerre de conquête. En ce sens, les fascismes prolongent la tendance aux guerres impérialistes, bien que celles-ci ne soient pas, loin s'en faut, le produit unique des régimes fascistes, mais bien le produit de l'ensemble du capitalisme dans sa phase de subsomption réelle du travail sous le capital. C'est pourquoi, face à cette réalité globale, certaines minorités révolutionnaires ont pu affirmer : « *Du point de vue marxiste, il ne peut exister de lutte spécifique contre le fascisme. Il existe une incompatibilité foncière entre la lutte antifasciste et la lutte prolétarienne. L'antifascisme est par définition une manœuvre capitaliste.* » Communisme N°1, revue de la fraction belge de la gauche communiste internationale : 1937).

Il en va ainsi de toutes les luttes parcellaires et particularistes qui renforcent les séparations au détriment de la lutte totalisante, celle-là même qui seule peut unifier le combat réellement émancipateur. Entre l'antifascisme et l'anti-impérialisme, il existe plus qu'une analogie de raisonnement ; il s'agit de deux expressions de ce qu'est devenu le capitalisme moderne. Cette double expression a pour conséquence néfaste de scotomiser la compréhension de la problématique centrale et fondamentale. En effet, antifascisme et anti-impérialisme sont les produits dérivés du véritable objet contre lequel la lutte a du sens, à savoir le Mode de Production Capitaliste.

Fj et Marcm : Novembre 2020

¹¹L'énoncé même de l'antifascisme comme : « *Formule de confusion* » provient d'un texte historique de 1934 de la revue « *Bilan* » pour lire cette importante contribution. Sur le site web : <https://materiauxcritiques.wixsite.com/monsie/archives>

Bibliographie

Ouvrages :

- A. Bihr : 1415-1763, Le premier âge du capitalisme, T1, Éditions Pages2/ Syllepse.
- A. Bordiga : Russie et révolution dans la théorie marxiste, Spartacus.
- A. Croix, T. Guidet, G. Guillaume, D. Guyvarc'h : Histoire populaire de Nantes, presse universitaires de Rennes.
- F. Engels : L'anti-Dühring, Éditions sociales.
- Michel Dreyfus : L'antisémitisme à gauche, La Découverte.
- N. Lénine : L'impérialisme, stade suprême du capitalisme, Éditions sociales/du progrès.
- N. Lénine - G. Zinoviev : Contre le courant, T.1, Maspero.
- Olivier Razac : Histoire politique du barbelé, la prairie, la tranchée, le camp, La fabrique.
- Marcus Rediker : Pirates de tous pays les pays, Libertalia.
- Otto Rühle, Fascisme brun, Fascisme rouge, Spartacus.
- Marx-Engels, Le manifeste du parti communiste, Éditions Science marxiste.
- K. Marx, Le Capital, Livre premier et troisième, Éditions sociales.
- K. Marx : Misère de la philosophie, Éditions sociales.

Sites web :

- Sur le site : <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1867/Capital-I/kmcapI-33.htm>
- Sur le site : <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1847/00/kmfe18470000a.htm#sect1>
- Sur le site : https://www.wto.org/french/res_f/booksp_f/wtr13-2b_f.pdf
- Sur le site : http://321ignition.free.fr/pag/fr/lin/pag_008/Marx_014.htm
- Sur le site : <https://www.lemonde.fr/politique/article/2010/02/03/le-npa-presente-une-candidate-voilee-dans-le-vauclose1300368823448.html>
- Sur le site : <https://www.marxists.org/francais/guevara/works/1967/00/tricontinentale.htm93>
- Sur le site : <https://www.marxists.org/francais/marx/works/1843/00/km18430000.htm>

-Sur le site : <https://thepremieres.blog4ever.com/41-les-grandes-evolutions-du-commerce-internationales>

-Sur le site : <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1293>

- Sur le site : <https://materiauxcritiques.wixsite.com/monsite/archives>

-Sur le site : Google images.

Annexes

I-Quelques mots sur l'esclavage et la traite négrière.



¹²

¹² Otto Dix : vignette : otto-dix-assaut-sous-les-gaz-1924.

Annexe I

Quelques mots sur l'esclavage et la traite négrière

L'impérialisme colonial s'est développé concomitamment non seulement à la conquête des nouveaux territoires, mais aussi à de multiples guerres entre les différentes puissances dans la répartition du gâteau colonial. Par ailleurs, c'est lors de ces guerres que se développa la **piraterie** en tant que forme annexe et complémentaire du commerce international¹³.

Le colonialisme n'a donc pas été l'œuvre civilisatrice que certains apologistes du capital ont bien voulu décrire mais il n'est pas non plus l'origine absolue de toutes les turpitudes du capital. Ainsi, en ce qui concerne l'esclavage, il est à noter que le commerce triangulaire (du XV^{ème} au XIX^{ème} siècle) servit à importer par la force des millions d'esclaves pour la plupart originaires d'Afrique de l'ouest, du centre et australe. La cause de ce déplacement majeur de population servile réside dans la destruction massive et génocidaire des populations autochtones.

C'est ainsi que par exemple, la quasi-totalité des autochtones des Caraïbes fut massacrée de 1625 à 1636. Ce génocide amérindien perpétré par les armes, par l'introduction de maladies et surtout par celle du travail forcé, a provoqué l'obligation d'importer massivement durant des siècles une nouvelle population -d'esclaves pour la plupart- nécessaire pour faire tourner les mines et les plantations en plein expansion. C'est ce qui s'est appelé la **traite négrière**.

L'esclavage est un rapport social préexistant au capitalisme, et caractéristique de nombreuses sociétés pré capitalistes. L'esclave est vendu une fois pour toute en tant que « *marchandise, outil de travail* ». Il est la propriété personnelle de son maître au même titre que du bétail, sans aucune personnalité juridique propre. C'est à l'opposé du travailleur « *libre* », ce qui explique sa très faible productivité. Sa possession se prolonge « *naturellement* » dans sa descendance qui appartient de la même manière au maître, propriétaire d'esclaves et qui en constitue donc sa richesse productive. Le terme même d'« *esclave* » vient du latin « *sciavius* » indiquant l'origine slave des principaux esclaves se trouvant à Venise au Moyen-âge.

Lors de la conquête de l'Amérique du sud, les espagnols ont reçu en héritage l'esclavage des anciens empires aztèque et inca, ce qui leur facilitera son développement ultérieur. Comme l'explique A. Bihl : « Dans une certaine mesure, la plantation latifundiaire esclavagiste s'affirme comme une exploitation capitaliste. Cela se perçoit clairement sur l'exemple archétypique de la plantation de canne à sucre »¹⁴. De la même manière, le déterminant principal de l'esclavage aux États-Unis réside dans l'industrie textile capitaliste d'Angleterre.

¹³Sur ce sujet nous conseillons l'ouvrage de Marcus Rediker : *Pirates de tous pays les pays*, Libertalia

¹⁴A. Bihl : 1415 -1763, *Le premier âge du capitalisme*, déjà cité, p.168

« L'esclavage aux États-Unis d'Amérique reposait beaucoup moins sur la violence que sur l'industrie anglaise du coton ; dans les régions où ne poussait pas de coton ou qui ne pratiquaient pas, comme les États limitrophes, l'élevage des esclaves pour les États cotonniers, il s'est éteint de lui-même, sans qu'on eût à utiliser la violence, simplement parce qu'il ne payait pas. » (F. Engels : L'anti-Dühring, Editions sociales p.189.)

L'esclavage en tant que rapport social de production transitoire au salariat a concerné de nombreuses populations par le monde et ne s'est nullement, ni exclusivement, concentré sur les populations africaines subsahariennes. L'esclavage préexistait de manière généralisée en Afrique, bien avant la traite négrière.

Donc la légende et la méconnaissance volontaire, aujourd'hui réintroduite par les nouveaux racistes adeptes de la « *racialisation* sociale » considérant tous les « *noirs* » d'Occident comme des descendants d'esclaves, est aussi erronée et mystificatrice que celle qui verrait dans tous les « *blancs* » les descendants des « *maîtres* ». L'assimilation des « *blancs* » à l'oppression coloniale est une conception **raciste** qui nie par ailleurs l'esclavage des blancs eux-mêmes, par la filiation de nombres d'entre eux aux serfs ou à d'autres classes exploitées et opprimées.

Il serait totalement abscons de vouloir trouver un « *héritage* » dans l'oppression, un héritage qui déterminerait le positionnement actuel des individus dans leur rapport à l'oppression et à l'exploitation. Le concept de races, quels qu'en soient les justificatifs pour l'espèce humaine, est un **faux historique**. C'est de plus, volontairement, nier l'importance historique de l'esclavage arabe, intra-africains, qui lui aussi a fait des millions de victimes ; sans parler des modes de productions esclavagistes qui ne se limitaient nullement à l'antiquité romaine (civilisation chinoise, aztèque, byzantine, musulmane...). Encore aujourd'hui, des formes d'esclavage sont largement utilisées comme annexe circonstancielle au salariat moderne. On constate ainsi, outre la traite des êtres humains en générale, une servitude pour dettes, des nombreux camps de travaux forcés, le travail des enfants, des esclaves sexuels, domestiques...

Cette traite d'esclaves, autrement appelée commerce triangulaire (Europe, Afrique, Nouveaux mondes) va ainsi bénéficier largement à une partie de la classe dominante et de la bourgeoisie montante, comme le décrit ci-dessus l'exemple nantais : « *La traite des Noirs enrichit, indiscutablement, une petite minorité de Nantais, les armateurs : le patrimoine financier du milieu négociant est multiplié par six au cours du 18ème siècle. La période de la traite illégale, de 1815 à 1830, étudiée par l'historien Serge Daget, rend les expéditions encore plus aléatoires, mais aussi plus spéculatives ; les Nantais organisent 305 de ces voyages interdits, soit 43 % des expéditions françaises ; un bénéfice de 150 % est espéré.*

Capitaines et officiers de l'état-major peuvent aussi s'enrichir par la traite, non par leur salaire, mais en participant, s'ils le peuvent, comme Fautrel-Gaugy, au capital de la société d'armement, en étant intéressés à la vente des esclaves aux îles, en ayant le droit de « pacotille » qui leur permet de traiter un ou des esclaves pour leur propre compte.

L'espoir d'un rendement exceptionnel sépare ces donneurs d'ordres et acteurs de la traite, ces « capitalistes », des autres Nantais qui, par leur travail, sont des rouages ou des instruments de l'activité négrière. L'emploi maritime est concerné au premier chef. Les marins sont très sollicités au 18^{ème} siècle par l'augmentation des activités portuaires. Celle-ci se mesure par la croissance de l'armement au grand commerce : 120 bateaux en 1772, 214 en 1792.

Nantes est alors le troisième port de France. Les marins nantais ayant le choix embarquent en droiture, trafic qui constitue toujours plus de 50 % de l'activité. Parmi les 4 000 marins qui partent de Nantes chaque année au milieu du 18e siècle, très peu sont spécialisés dans un type de navigation. La conjoncture et les nombreuses guerres navales réduisent le trafic, et donc l'offre, et font accepter une navigation périlleuse comme la traite.

N'ayant pas vraiment choisi, mousses et matelots des négriers peuvent être considérés comme des victimes de la traite : le taux de mortalité dans les équipages est de 17 % sur les négriers nantais, alors qu'il n'atteint pas 10 % sur les navires de la Compagnie des Indes et 4 % parmi les marins dunkerquois partis pêcher la morue au large de l'Islande... Ces marins de la traite négrière exercent un des métiers les plus mortifères qui soit : 60 % meurent avant 30 ans ; les mousses les plus jeunes n'ont que sept années d'espérance de vie professionnelle, un peu moins qu'un esclave travaillant dans une plantation¹⁵. »

« L'esclavage direct est le pivot de l'industrie bourgeoise aussi bien que les machines, le crédit, etc. Sans esclavage, vous n'aurez pas de coton ; sans le coton vous n'avez pas d'industrie moderne. C'est l'esclavage qui a donné leur valeur aux colonies, ce sont les colonies qui ont créé le commerce de l'univers, c'est le commerce de l'univers qui est la condition de la grande industrie. Ainsi l'esclavage est une catégorie économique de la plus haute importance. » (K. Marx : Misère de la philosophie, éditions sociales, p.121).

¹⁵A. Croix, T. Guidet, G. Guillaume, D. Guyvarc'h Histoire populaire de Nantes, presse universitaires de Rennes. p.106-107